



VALÉRY GISCARD D'ESTAING,
LE GRAND MODERNISATEUR

La campagne de 1974 vue de l'œil d'une jeune giscardienne

PAR ALINE JACQUET-DUVAL
trésorière de la fondation Valéry Giscard d'Estaing

Une initiation politique en accéléré.

DÈS LA mort du président Georges Pompidou et l'annonce de la candidature de Valéry Giscard d'Estaing, les jeunes giscardiens, le plus souvent de moins de 20 ans, ont senti que quelque chose d'extraordinaire les attendait.

Très jeunes en Mai 68, ils n'avaient que peu participé aux manifestations et leurs revendications, d'ailleurs très polies, portaient sur l'économie et la liberté ; en somme, ils souhaitent qu'on leur fasse confiance et qu'un cadre propice à l'évolution des mœurs soit proposé. En effet, malgré les événements de Mai 1968, aucune disposition comme le vote à 18 ans ou l'interruption volontaire de grossesse n'était envisagée.

La révolution avait été sociale, le sociétal restait à faire et seul Valéry Giscard d'Estaing semblait le comprendre et pouvoir le faire. Donc une campagne électorale, quoi de plus enthousiasmant pour des novices ?

COLLER ET TRACTER. Nous imaginions déjà des thèmes à traiter et les grandes idées qui nous animaient. Pour tout dire, nous étions des tribuns en puissance, sûrs de notre efficacité, mais on se comptait sur les doigts de la main.

Faire campagne, on était partants et enthousiastes, mais comment ? Tracter ? Il faut des tracts. Coller des affiches ? Il faut des affiches et de la colle. Comment toucher le maximum de personnes ? Monter dans les étages ? Heureusement, le digicode n'existait pas encore !

D'abord, le maître-mot : s'organiser. À Paris, sous la houlette de Benoît Roger-Vasselín, notre actif président, nous nous sommes mis en quête d'un local pour nous réunir et nous nous sommes retrouvés poussiéreux et éternuant dans une ancienne champignonnière du 1^{er} arrondissement. Première action, nettoyer et repeindre avec les restes de peinture des parents ; finalement, nous n'étions pas que des bébés intellectuels.

Nos aînés, d'au moins 24 ans, menés par Philippe Augier, nous ont fait confiance. Marielle de Sarnez, guère plus âgée mais déjà expérimentée, était chargée de nous approvisionner en impédimentas, mais avec des instructions précises : assurer les collages d'affiches, faire nombre aux meetings et toute autre activité légale et efficace dans un laps de temps très contraint.

Nous avons mis de côté travaux dirigés et examens pour organiser les collages. Nous nous réunissions tous les soirs dans ce quartier général de campagne pour élaborer maintes



VALÉRY GISCARD D'ESTAING,
LE GRAND MODERNISATEUR

stratégies et, surtout, organiser les équipes de colleurs. Chaque arrondissement de Paris avait son chef de groupe chargé de rassembler autour de lui des équipes et de trouver des emplacements stratégiques. L'affichage n'était pas réglementé. Nos équipes ont crû très rapidement au fur et à mesure que la campagne avançait et que se multipliaient les apparitions télévisées de notre candidat, seul capable d'incarner le changement.

Le collage, c'est très excitant. D'abord, cela se fait de nuit *en catimini*. Il faut éviter l'affrontement avec les autres équipes de campagne car jeunes du Parti socialiste et de l'Union des jeunes pour le progrès (UJP) étaient souvent agressifs. Nous avions pour instruction formelle d'éviter l'affrontement.

Un jour, nous vîmes une jeune fille se présenter pour coller, habillée d'une jupe de couturier. Devant notre air interloqué, elle retourna sa jupe pour la porter côté doublure.

Sans téléphone portable, nous étions coupés de nos équipes de colleurs que nous attendions la moitié de la nuit pour récupérer matériel et affiches restantes et, surtout, vérifier qu'il ne leur était rien arrivé de fâcheux.

Le café coulait à flots et chacun avait son lot d'anecdotes de la nuit. Il fallait passer et repasser aux endroits stratégiques pour constater avec dépit que les affiches fraîchement collées étaient déjà remplacées. Qu'à cela ne tienne, nous étions très bien fournis et n'étions jamais en manque d'affiches.

Ensuite, tracter, sur les marchés, dans les universités, à Science Po : nous n'étions pas très bien accueillis, considérés comme trop lisses, pas assez révolutionnaires. C'est là que sont arrivés les premiers incidents : un jour, je distribuai des tracts à Paris II, encadrée – pour ne pas dire protégée – par des jumeaux marocains particulièrement baraqués dont le père, secrétaire général du Parti communiste marocain, était en prison ; ils considéraient que je devais pouvoir distribuer mes tracts sans encombre car la démocratie dont ils étaient

“ Jeune giscardien
un jour,
**giscardien
toujours !** ”

privés dans leur pays était un bien précieux. Le parti communiste et le centre en pleine collusion !

Nous avons très vite grossi et c'est plus de 200 jeunes militants qui donnaient de la voix dans les meetings, notamment celui de la porte de Versailles au cours duquel nous avons hurlé à pleine voix *Le chant du départ* dont Valéry Giscard d'Estaing avait fait son hymne de campagne.

Ces actions ne suffisaient pas, alors nous avons inventé le premier marketing téléphonique. Chacun découpait l'annuaire de son quartier et se répartissait les noms afin d'appeler de parfaits inconnus un par un. Presque tout Paris a été appelé et nous étions fiers de cette innovation.

Après la victoire qui nous a conduits déchaînés rue de la Bienfaisance¹, nous sommes retournés à nos études. Michel Duval, ancien député du Puy-de-Dôme et très engagé dans la campagne, a veillé à ce que la plupart des jeunes giscardiens reçoivent une médaille de remerciement du président.

Jeune giscardien un jour, giscardien toujours ! Le militantisme a créé des amitiés que le temps n'a pas effacées. •

1. Rue de Paris dans laquelle se situait le quartier général de campagne de Valéry Giscard d'Estaing, en 1974. (NDLR)